

Conférence sur S. Bernard de Menthon et son diable

3 août, au cinquantenaire de la Murithienne,
par M. le Chanoine P. Bourban, Prieur de l'Abbaye de St-Maurice ⁽¹⁾



*Monseigneur le Prévôt,
Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,*

Dans la commune de notre cher et aimé Président, il y avait autrefois un tout brave homme qui savait imiter tous les diables. Par sa mimique très expressive, il reproduisait tous les diables qu'il avait vus en sculpture ou en peinture. Il n'y avait de difficultés réelles que pour un seul : le diable de S. Bernard, parce qu'il avait la queue tournée en *tire-bourra*.

Messieurs, lorsque, avant souper, nous visitons l'église de l'Hospice, en présence de la statue de St-Bernard de Menthon, des difficultés, des points d'interrogation se sont dressés devant les savants illustres de cet auditoire. — Mon confrère, M. le Chanoine Troillet, curé de Salvan, avec son amabilité exubé-

1) Sur les instances réitérées qui m'ont été faites d'écrire la conférence que j'ai dû improviser dans la soirée du 3 août, cinquantenaire de la Murithienne, au St-Bernard, je me fais un devoir de répondre à de si précieuses sympathies. Et si c'est un charme d'évoquer le souvenir de cette soirée scientifique, c'est un travail pour la mémoire de refaire un discours dont la chaleur venait non seulement des faits de l'histoire, mais aussi de toutes les sympathies d'un savant et brillant auditoire.

C'est pourquoi je dois demander à mes lecteurs la même indulgence que j'ai implorée de mes auditeurs.

Sur le Grand St-Bernard, je classais des souvenirs historiques ; ici, je puis indiquer en notes des sources et des monuments.



Phototypie Sadag.

S. BERNARD DE MENTHON

Vitrail de la Chartreuse de Pavie, 1477

rante pour tous les amis des cantons romands et les étrangers qui viennent et reviennent dans notre Valais, prit un engagement, à l'instant même; et oubliant, dans son zèle, que j'étais son supérieur, m'imposa l'obligation de faire cette conférence. Je me présente donc ici un peu témérairement, mais je compte sur vos sympathies bien connues et votre bienveillante indulgence.

La pensée que l'artiste a voulu incarner dans ce S. Bernard de Menthon tenant le diable enchaîné et écrasé sous ses pieds, c'est l'histoire du plus célèbre passage des Alpes, du Mont-Joux, du col du Grand St-Bernard.

Ce passage était déjà très important sous les anciens Celtes. Les marchands entre l'Italie et la Gaule y passaient; et les habitants du pays, non seulement bénéficiaient du travail du transport des marchandises, mais encore, connaissant déjà le système des douanes, faisaient payer aux marchands de lourds impôts.

C'est Jules César lui-même qui nous le raconte. Et, voyant les marchands romains humiliés, et entrevoyant une route pour ses armées, la plus courte pour relier le nord de la Gaule à l'Italie, le vainqueur des Gaules prit la résolution de s'emparer du pays, afin de posséder et d'ouvrir plus large ce passage des Alpes. ⁽¹⁾

Mais trente mille hommes étaient sous les armes, occupant les hauteurs d'Octodure, défendant leur indépendance, et le célèbre passage des Alpes qui, selon la tradition, avait tiré son nom de l'armée d'Annibal, *Mons Pœninus*. ⁽²⁾ Leur héroïque valeur humilie la Légion et la pousse au dernier désespoir. Le choc féroce tenté par les Romains qui cherchent le salut dans la fuite, change le sort des armes. Les *Octodurenses* et les *Séduni* sont vaincus. Cependant les guerriers du pays refoulés dans la *Vallée pœnine* restent redoutables aux vainqueurs, et la Légion romaine tremble sur son champ de victoire. Elle va demander un abri pour l'hiver chez les Allobroges.

¹⁾ Causa mittendi fuit, quod iter per Alpes, quo magno cum periculo magnisque cum portoriiis mercatores ire consueverant, patefieret volebat. *De Bello Gallico, Commentarius* IV.

²⁾ Plinius, *Natural. Hist.* lib. III. D'autres tont venir ce nom du dieu *Pen*.

Le pays était conquis, mais les cœurs restaient au pays. Sous Auguste, les quatre peuples du Valais reprennent les armes, et ce n'est que devant un traité de paix qui donne, de la largesse impériale, le titre de citoyens romains aux habitants d'Octodure et de la Vallée d'Entremont, qu'ils s'inclinent sous la domination romaine et chantent, dans des inscriptions retrouvées à St-Maurice, les bienfaits d'Auguste, leur Protecteur. (¹)

La domination romaine donnait à ce passage des Alpes une importance spéciale. Aoste, l'*Augusta Prætoria*, la ville prétorienne d'Auguste, était, au midi des Alpes, le grand marché de l'Italie avec son immense *forum*, dont les vastes ambulatoires ne sont pas encore entièrement déblayés sous la ville actuelle.

Octodure fut le grand marché au nord des Alpes, et les bornes milliaires datent de cette ville, d'une part du côté du Léman, et de l'autre, sur la route du St-Bernard, le *Summum Pœninum*.

L'empereur Claude fit reconstruire à Octodure le forum plus grandiose ; et la ville porta dès lors parallèlement le nom de *Forum Claudii Vallensium*.

Sur cette route, la plus courte de Germanie en Italie, passèrent les armées de Vitellius et de Cæcina (²) et celles de Maxime Hercule lors du massacre de la Légion thébéenne.

L'empire romain était devenu chrétien avec Constantin. Cet empereur paraît avoir eu une sollicitude spéciale pour le développement de ce passage à travers les Alpes. Nous avons de son œuvre trois bornes milliaires conservées à St-Maurice, dont l'une au musée des fouilles, entière dans sa longueur ; une quatrième à l'extérieur du chœur de l'église de Martigny, et enfin la magnifique borne milliaire que vous avez pu contempler hier soir sur la route que nous avons parcourue, près de l'église du Bourgade-St-Pierre.

Rome avait établi, au point culminant du passage, un temple dédié à Jupiter ; et le lac nous a rendu les ex-voto que les voyageurs de toutes conditions ont offerts au terrible dieu de la foudre. (³)

¹ Collection du vestibule de l'Abbaye de St-Maurice.

²) Vitellius et Cæcina *Taciti Historia*, lib. XVII et XVIII. *Passio martyrum Agaunentium*.

³) Voir au Musée du Grand St-Bernard.

Mais à l'époque de Constantin, nous pouvons supposer dans les villes situées des deux côtés de ce passage des Alpes, l'existence de ces hôpitaux que le concile de Nicée avait prescrits pour loger charitablement les voyageurs. ⁽¹⁾

Les Barbares

Le colosse de l'Empire romain est brisé par l'immense choc des Barbares qui s'en partagent les débris.

A la fin du V^{me} siècle et au commencement du VI^{me}, nous trouvons *les Rois* de Bourgogne, Gondebaud et Sigismond, en possession de la Vallée du Rhône et des Alpes pœnines. Et parmi les dotations de l'Abbaye de St-Maurice pour le chant perpétuel, la *Laus perennis*, Sigismond détachera du domaine royal des propriétés situées dans la vallée d'Aoste.

Une horde de Barbares, les Lombards, passe par cette route en 574, dévaste la vallée du Rhône, incendie la célèbre Abbaye d'Agaune, mais elle va se faire tailler en pièces à Bex, par les armées du roi saint Gontran, qui a réuni sur sa tête la couronne des Burgondes et celle des Francs.

Les rois francs apportent le plus grand soin à organiser l'hospitalisation sur les routes des Alpes par le Mont-Joux.

Les Sarrasins

Nous arrivons à l'époque du péril sarrasin, au VIII^{me} siècle. Les fils de Mahomet ont ravagé l'Afrique et l'Espagne. Déjà ils ont passé les Pyrénées. Les villes du midi de la Gaule tombent en leur pouvoir; les trésors des églises deviennent la proie de leur rapacité sacrilège. Par la brillante victoire de Poitiers, Charles-Martel leur ferme les portes de la Gaule, mais les Sarrasins se relèvent, remontent le Rhône, ruinent Vienne et Lyon, entrent dans le Valais, incendient deux fois l'Abbaye de St-Maurice, et s'emparent du passage du Mont-Joux, qu'ils vont détenir comme un fief, faisant peser de lourdes contributions sur les passants, et immolant à leur fureur tous ceux qui résistent à leurs rapines.

C'est à ces époques troublées qu'Astolphe, roi des Lombards,

¹⁾ *Concilia*, ed. reg. T. II, 293.

ruine les Catacombes de Rome, assiège la ville, et songe à imposer des lois humiliantes aux Souverains Pontifes. Le pape Etienne II échappe au roi persécuteur ; et sous bonne garde, dans l'hiver de 753, il traverse le Mont-Joux, arrive à l'Abbaye de St-Maurice, où, avec les ambassadeurs de Pépin, roi des Francs, il commence les premières négociations pour la fondation du domaine temporel des Papes. ⁽¹⁾

L'avènement de Charlemagne et sa domination des deux côtés des Alpes donnent une importance spéciale au passage du Mont-Joux, le plus fréquenté des chemins des Alpes.

Sur l'appel du pape Adrien I^{er}, Charlemagne, dans un concile réuni à Genève, s'engage à lui porter secours, et il envoie en Italie, par le chemin du Mont-Joux, un corps d'armée commandé par son oncle Bernard. C'était en 773. Et le pape Adrien I^{er}, plein de sollicitude pour les pèlerins et les voyageurs, place sous la protection de l'épée de Charlemagne les hôpitaux qui sont sur le chemin des Alpes. ⁽²⁾

Les successeurs de Charlemagne ne surent pas porter son épée, et la sécurité du chemin des Alpes, au grand détriment de l'Europe occidentale, commença à péricliter. Les bandes sarrasines recommencèrent leurs exploits.

Le royaume de Bourgogne est fondé à St-Maurice en 888, par l'acclamation et le couronnement de Rodolphe I^{er}. Les Rodolphiens s'efforcèrent d'établir leur domination des deux côtés des Alpes ; tandis que sur le côté de l'Italie, le pouvoir était déjà disputé par Hugues et Bérenger.

Hugues, pour lutter efficacement contre son adversaire, appela les Sarrasins à son service, et il leur confia la défense du passage des Alpes, et c'est ici la période désastreuse de l'histoire du Mont-Joux.

Rodolphe II pourra bien y passer avec une puissante armée pour aller se faire acclamer roi d'Italie en 922 ; mais les Sarrasins, les gardiens du passage, ou plutôt les brigands de la Vallée de l'Entremont, se retirant pour un instant, n'abandonnent pas

¹⁾ *Liber Pontificalis*, Vita S. Stephani papæ II, *Concilia* ed. reg. s. XVII. Duchesne, *Liber pontificalis*, I. t. p. 446.

²⁾ Migne, *Patrologia* t. XCVIII.

le Valais. En face des chrétiens du pays, ils proclament le culte de Mahomet, si bien que de nombreuses traditions ont porté jusqu'à nos jours leur genre de vie de contraste avec les habitudes chrétiennes.]

Dans le centre du Valais, si le baptême d'un enfant est retardé de plusieurs jours, on dit par ironie : « Celui-là sera fin ! Il est resté longtemps Sarrasin ! » *Chei charet fin ! A hita ontain Charradzin* (Patois de Nendaz.)

[C'est dans ces circonstances que nous voyons, dans l'été de 972, saint Mayeul, le célèbre abbé de Cluny, venant d'Italie, tenter le passage du Mont-Joux, au milieu d'une nombreuse caravane de voyageurs de divers pays. Déjà ils avaient vaincu les difficultés de la montagne et échappé à tous les dangers ; mais arrivés à Orsières, il y eut une véritable attaque par l'armée des Sarrasins, *subito eos invasit perfidæ gentis Sarracenorum exercitus*.

Les chrétiens sont faits prisonniers. Les Sarrasins blasphèment le *Christ*, maltraitent et insultent leurs victimes.

Le chapitre de Cluny vota des sommes considérables pour venir racheter leur abbé et les autres prisonniers.

Bernard de Menthon

[Il y avait alors au chapitre de la Cathédrale d'Aoste un homme de cœur, de courage, de sainteté et de génie, c'était Bernard de Menthon, Archidiacre, soit Vicaire général de l'Evêque de la vieille cité prétorienne. Emu jusqu'aux larmes des malheurs qui attendaient sur la montagne les caravanes qu'il voyait passer à Aoste ; pleurant sur l'humiliation du nom chrétien sous les hordes impies qui occupent les Alpes, il se lève pour une croisade. Ces bêtes fauves seront poursuivies jusque dans leurs repaires. Le chemin des Alpes est repris sur les Musulmans ; il est rendu au Monde chrétien.]

Et vous me direz maintenant, Mesdames et Messieurs, si l'artiste n'a pas eu une pensée géniale, lorsqu'il a représenté St-Bernard, Archidiacre, tenant de la main droite son étole qui s'est transformée en puissante chaîne autour du cou de cet affreux diable qu'il écrase sous ses pieds ?

[Mais ce n'était pas assez d'anéantir la puissance de ces brigands de grands chemins, il fallait réorganiser les hôpitaux des vallées pour recevoir les pèlerins et les voyageurs. Du côté du

Valais, le monastère de St-Pierre et l'hôpital, situé dans le Bourg qui porte ce nom, à trois lieues au-dessous du Col de Mont-Joux, avaient été pillés et détruits.

Bernard de Menthon, dans son cœur brûlant de charité pour ses frères, conçoit un plan qui va surpasser tout ce que l'héroïsme chrétien a fait jusqu'alors pour le soulagement du prochain. C'est sur le point culminant qu'il va construire un immense hôpital. Il le place sous le patronage de saint Nicolas. Tous les voyageurs, riches et pauvres, seront considérés comme les pauvres de Jésus-Christ.

Au milieu de ces neiges presque éternelles, il habitera avec ses religieux, sous la règle des Chanoines réguliers de St-Augustin, et il organisera des deux côtés de la montagne une descente de tous les jours pour courir au secours des pèlerins et des voyageurs.

On place cette fondation vers 980. Quand on connaît ce que coûte de temps et de soucis une fondation, le plus vraisemblable serait de l'attribuer à toute la seconde partie de la carrière parcourue par St. Bernard de Menthon. (1)

Cette œuvre enthousiasmait les peuples. Toutes les grandes âmes voulaient apporter leur part de foi et de générosité à la réorganisation chrétienne du chemin des Alpes.

Hugues II, évêque de Genève, de la famille royale, cousin de Rodolphe III, fit reconstruire à ses frais l'église du Bourg-de-St-Pierre, qui avait été rasée par les Sarrasins. Au XVIII^{me} siècle, il y avait sur les murs de l'église l'inscription qui racontait cette reconstruction.

En 1027 a lieu à Rome le sacre de l'Empereur Henri le Salique par le Pape Jean XIX. C'était aux fêtes de Pâques. Il y avait, réunis pour la circonstance, tous les princes chrétiens de l'Occident.

En présence du Pape, de l'Empereur, des princes assemblés et de Rodolphe III de Bourgogne, dont la domination s'étend sur les grands chemins des Alpes, saint Canut, roi de Danemark,

¹ Ulysse Chevalier, *Répertoire des sources historiques*, « Bernard (St.), né à Menthon, 923, chan. reg., archidiac. d'Aoste, 966, fondateur des hospices des Mont et Colonne Joux, † à Novare 1008 juin 15. »

plaide contre les exigences du fisc royal et les impositions des seigneurs. De Rome, il écrit avec enthousiasme à son peuple, qu'il a remporté un triomphe pour sa nation. Les Danois et les Anglais, marchands et pèlerins, devront voir s'ouvrir devant eux les portes de toutes les forteresses, et les marchands et les pèlerins, allant à Rome ou en revenant par le chemin des Alpes, n'auront à payer aucun péage ni aucune contribution. (¹)

Cette œuvre de charité de l'hôpital du Mont-Joux devenait une œuvre absolument internationale. Environ une centaine de paroisses en divers pays, jusqu'en Angleterre, avaient sollicité la faveur d'être incorporées au Grand St-Bernard et d'être desservies par ces héros de la charité.

Les princes et les Empereurs, qui plus d'une fois y passeront avec leurs troupes, avaient montré leurs largesses par de riches fondations ; et les Papes prenaient l'œuvre sous leur protection, la déclaraient sacrée devant Dieu, et inviolable devant les hommes. Plusieurs Souverains Pontifes profiteront eux-mêmes de l'hospitalité du Grand St-Bernard.

Les hôpitaux se multiplièrent sur toute la longueur des routes, qui, selon le récit du moine Irlandais Nicolas Sæmundarson, 1151-1154, réunissaient les pèlerins et les voyageurs des diverses nations à Vevey, pour les diriger ensuite par la même route sur St-Maurice et le Mont-Joux.

Il est utile en passant de jeter un coup d'œil sur cette organisation sociale du Moyen âge. Nombreux sont, à notre époque, les sociologues qui, animés de bonnes intentions du reste, mais ignorant l'histoire, croient que, dans le passé, rien n'a été fait pour l'ouvrier. Erreur ! Le Moyen âge chrétien a porté l'ouvrier dans son cœur par l'organisation des corporations et par les voyages gratuits. On ignorait alors les grandes usines. Les artistes et les ouvriers qui ont produit, dans l'architecture et les arts, de vrais chefs-d'œuvre, travaillaient sur les chantiers et au domicile de ceux qui les employaient. De là des voyages qui ne finissaient qu'avec la vie.

⌈ Eh bien, l'ouvrier du Moyen âge voyageait, de la Manche et de la Mer du Nord à Rome, sans rien dépenser. A chaque deux

(¹) *Concilia* ed. reg. tom. XXV. p. 304.

ou trois heures de route. il trouvait l'hôpital chrétien qui, gratuitement, lui servait son repas, et, la nuit arrivée, lui donnait son lit.

Arrivé sur le Grand St-Bernard, fatigué de la course, il pouvait se reposer deux ou trois jours. Là, il était à son aise, car les riches et les princes bénéficiaient de la même charité.

Représentons-nous, Mesdames et Messieurs, sur le Grand St-Bernard, une soirée comme celle de ce soir, en plein Moyen âge : Nous sommes au XII^{me} siècle, en plein épanouissement de l'œuvre, dans un monastère construit à la manière d'un château-fort, dans la grande salle où l'on reçoit les Papes et les Evêques, les Empereurs, les Rois et toute la noblesse rattachée à la chevalerie. Sur les petites fenêtres géminées, aux vitres rondes fortement reliées par des plombs, le vent projette violemment la neige. Sous la large cheminée brûlent de gros rondins de sapin que l'on a transportés à dos de mulets, de quatre à cinq lieues de distance.

A la lueur blafarde de cette flamme, la conversation commence. Les évêques allant à Rome, ou en venant, parlent des intérêts de la chrétienté ; des chevaliers francs, accablés par l'âge, reviennent d'Orient et montrent, avec une juste fierté, les cicatrices des blessures reçues à la prise de Jérusalem et à la délivrance du St-Sépulcre. Ces renseignements sont précieux pour de jeunes chevaliers qui partent avec leur famille pour renforcer l'armée chrétienne de Palestine et se créer un avenir dans les terres prises sur les infidèles.

Les marchands de Florence, vêtus de soie, et ceux de Venise, couverts de bijoux, racontent la grandeur de leurs républiques et l'importance de leur commerce sur tous les chemins de l'Orient, tout en méditant les gros bénéfices à réaliser en France et en Allemagne.

Et le Grand St-Bernard devient le centre du Journalisme de l'époque. C'est là qu'on apporte les nouvelles ; c'est de là que part le récit répété sur tous les chemins. Les nouvelles arrivent dans tous les pays : Je l'ai entendu raconter à l'hôpital de Mont-Joux.

Dans d'autres salles, plus entassés encore, se trouvent les maîtres de métiers, avec leurs ouvriers et leurs apprentis, voya-

voyageant d'un pays à l'autre selon le système du Moyen âge, et emportant, comme l'escargot, leurs outils et leur atelier sur le dos. Les pèlerins qui vont à Rome, et ceux qui en viennent, les marchands de bestiaux et les marchands de céréales, etc., tout est mêlé. C'est là que l'on se raconte tout ce que l'on a vu, ce que l'on a appris. Et pour donner plus de vivacité au récit, on ne se gênera pas de donner quelques coups de pieds à la vérité.

C'est le centre du journalisme populaire de l'époque.

Les religieux du Grand St-Bernard sont les plus instruits du pays, sur la géographie générale et l'histoire contemporaine. Cependant leur occupation n'est pas seulement de soigner les voyageurs et les pèlerins qui sont dans les salles ; ils doivent encore, aidés de guides, que l'on a appelés de temps immémorial *maroniers*, et d'énormes chiens au flair très délié et aguerris contre la neige et l'avalanche, parcourir tous les jours, en hiver, le chemin des deux côtés de la montagne. Le clavandier doit mettre autant de monde qu'il en est nécessaire pour tirer de l'avalanche les voyageurs qui y ont été ensevelis, et les faire transporter au couvent, morts ou vivants. L'infirmier est chargé des malades ; il est à la fois le pharmacien et le médecin. Il doit ensevelir décemment les morts, debout dans la morgue, et faire offrir le saint sacrifice pour le repos de leurs âmes.

Et cette œuvre admirable d'héroïque charité se poursuit à travers les âges, et survit à toutes les révolutions.

Ce serait trop long de raconter chaque siècle. Hâtons-nous d'arriver au célèbre passage de Napoléon Bonaparte avec son armée.

Couvert de gloire par les campagnes d'Egypte, Bonaparte crut entrevoir le moment propice de se rendre à Paris, de s'emparer habilement de l'autorité suprême, et de la faire grandir sur les ruines d'un gouvernement qui pesait sur tous les partis par ses violences et sa faiblesse.

Nommé Premier Consul pour dix ans, dominant tous les partis de son autorité de fer, il met six mois pour l'organisation intérieure de la France ; puis, il part à travers les Alpes, conduire son armée à de nouvelles victoires, à la conquête du nord de l'Italie, et à l'anéantissement de la puissance autrichienne en ce pays.

Le gros de l'armée passa à St-Maurice le 15 mai 1800, et le Premier Consul y arriva dans la nuit du 16 mai. Tous les hommes et les mulets de l'Entremont furent mis aux ordres des officiers français.

La question des canons traînés dans des troncs d'arbres est citée comme une idée géniale de Bonaparte ; je crois qu'il faut y voir, au contraire, une idée pratique des paysans de l'Entremont.

Lorsque nous parcourrions hier le même chemin que Bonaparte, M. le Juge de Liddes me raconta un épisode d'un de ces paysans et de son mulet mis à contribution. (¹)

C'était au Bourg-de-St-Pierre. Un jeune homme, qui tenait au licol une mule très vive, fut chargé de conduire Bonaparte, un inconnu pour lui, qu'il avait pris pour un caporal français.

Napoléon fait la grimace ; il craint que la bête ne puisse le porter : « Monte seulement, lui dit le jeune homme, tu ne pèses pas le diable. »

Et les voilà en route !

Entre la cantine et la montagne de La Pierre, il y a sur la Dranse un pont dont les piles en maçonnerie sèche ont deux ou trois mètres de haut. Le pont est une dalle d'une seule pièce, telle qu'on la voit maintenant au vieux chemin. Le fer du mulet glissa sur la dalle mouillée ; mais, à l'instant même, le conducteur avait planté ses doigts dans le flanc de Bonaparte « Ne crains rien, je te tiens, moi ! »

Au milieu des préoccupations du passage de son armée, Napoléon interroge son guide sur sa condition, ses préoccupations. — « Je ne suis pas marié ; j'ai bien une amie, mais les parents d'elle ne veulent pas. Je suis trop pauvre, ils disent que je n'ai pas même une maison pour me mettre en ménage. » — Combien est-ce qu'il faut pour acheter une maison ? — Il faut bien de quinze à dix-huit cents francs.

A l'Hospice du Grand St-Bernard, Napoléon, à peine descendu du mulet, écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre immédiatement à l'administrateur de l'armée, resté à Bourg-de-St-Pierre. Le jeune homme apprit

¹ Ce fait fut délicieusement raconté par Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, T. I, liv. IV,

le soir qu'il avait conduit le Premier Consul. — Et moi je lui ai toujours dit « toi ». Mais il me donne pour acheter une maison et un champ. Et, *elle*, je l'aurai maintenant. Bravo, Napoléon !

On connaît les péripéties de la descente du côté de l'Italie, les difficultés du Fort de Bard, l'humiliante défaite de Napoléon dans les premiers chocs de Marengo ; puis la brillante victoire due à l'arrivée de l'armée de Desaix.

Le soir, Napoléon avait taillé le piédestal du trône impérial ; et il allait décider de donner les Alpes pour piédestal au mausolée de Desaix, tombé pour la gloire de son maître.

La route du Simplon, la ligne la plus courte pour relier Paris au royaume d'Italie, sera tracée par les ingénieurs du triomphateur. Sur le point culminant du Simplon, il y aura un second Hospice des Pères du St-Bernard, qui recevront les voyageurs et les militaires avec la même charité qu'ils ont reçu l'armée du Premier Consul en 1800.

Mesdames et Messieurs, hier soir, en plein été, nous avons expérimenté les rigueurs de la montagne ; tonnerres, pluie, grêle, neige, tempête, rien ne nous a manqué.

Et à notre arrivée lorsque nous étions glacés, affamés, trempés jusqu'aux os, rien ne nous a manqué à l'hospice : religieuses sympathies pour nos cœurs attristés par la mauvaise humeur de la montagne, souper bien chaud pour rétablir nos forces, et séchoir incomparable qui nous a rendu nos vêtements bien secs pour la magnifique séance scientifique du cinquantenaire de la Murithienne.

Et si les Chanoines du Grand St-Bernard surpassent les autres hommes par l'héroïsme de la charité, ils ne sont pas restés en retard pour l'observation scientifique sur la montagne.

Depuis la fondation, on a fait ici de la médecine par nécessité et par charité. Et que d'observations utiles pour la marche sur la montagne, et pour le traitement des membres gelés ! Ils ont été des ascensionnistes, des botanistes, vos précurseurs, Messieurs les savants naturalistes, qui faites valoir le Valais, ses richesses naturelles, vrai musée scientifique, vous qui chantez les beautés de nos montagnes et l'efficacité hygiénique du séjour.

Non seulement, vous travaillez pour la science, mais vous donnez du pain à une population si nombreuse que le sol seul ne peut plus nourrir, et que l'industrie des hôtels place dans un vrai bien-être. — Avant de fermer cette parenthèse, à tous, Messieurs, merci.

Et pour revenir à notre sujet nous saluons dans la Congrégation du Grand St-Bernard les Murith, les Delasoie, les Favre, et dans la littérature, les poètes qui ont chanté saint Bernard et son œuvre, la marche des voyageurs, la grandeur de la montagne, le roulement du tonnerre, l'horreur de la tempête, le bruit soudain et profond de l'avalanche renversant tout sur son passage.

Nous saluons Monseigneur Bourgeois, Révérendissime Prévôt, qui dans son discours au banquet, nous a fait voir à quelle hauteur de vue sait planer la charité et la science du Prélat qui préside aux destinées de cette illustre Maison.

Le Grand St-Bernard a comme armoirie, deux colonnes placées sur les montagnes, et entre ces colonnes, sous une étoile d'or, un cœur d'où sortent des flammes. Que l'étoile de la charité de Jésus-Christ continue à éclairer et embraser les cœurs des Chanoines du Grand St-Bernard ; que cette Congrégation, l'honneur de l'Eglise et la gloire du Valais, grandisse et prospère pour le bien de l'humanité.
